

Dimanche 30 novembre 2008

1er Avent

Matthieu 21,1-9

Pierre Prigent
Strasbourg

Il se trouvera sans doute dans votre auditoire des gens qui s'étonneront du choix de ce texte pour le 1er dimanche d'Avent. *Adventus*, la venue. C'est bien d'une venue qu'il s'agit, mais à Jérusalem à la veille de la Passion, et non de la venue de Jésus dans notre monde, ce que nous fêtons à la fin de l'Avent. La prédication veillera à donner réponse à cette question.

Voici comment je vais procéder : d'abord (et principalement), une étude biblique destinée à nourrir la réflexion du prédicateur, et *in fine* une esquisse du noyau autour duquel le message pourrait se développer.

C'est le début du récit de la Passion. Sa rédaction la plus ancienne est celle de Marc qui est la source de Matthieu. Mais il y a de bonnes raisons de penser que ce n'est pas Marc qui est le premier auteur. Le récit a certainement préexisté à son évangile. C'est sans doute un très ancien document, assurément la toute première forme du genre littéraire « évangile ». On y trouve donc ce que les premiers chrétiens ont regardé comme devant être, en toute priorité, rapporté par écrit.

Pourquoi cette rédaction ? Un indice nous met sur la voie : à partir de Mc 14,1, on trouve un souci nouveau de compter les jours et même les heures et de donner des précisions topographiques. Cela suggère qu'on a là l'écho d'une origine liturgique : les premiers chrétiens ont certainement revécu et célébré tous les ans les moments de la Passion sur les lieux mêmes où cela s'était passé. Nous en trouverons confirmation dans notre texte.

Mt 21, 1-9

Ce récit ne se distingue sensiblement de celui de Marc qu'aux vv. 4-5 avec la citation explicite de Za 9, 9. Ceci appelle quelques remarques :

1. La citation est nécessairement sous-entendue chez Marc. Le choix du mot « ânon » le prouve.
2. Za 9,9 recourt à un parallélisme, procédé stylistique traditionnel en hébreu. Il n'y a donc qu'un animal deux fois nommé. Marc l'a compris. Son souci de littéralisme pousse Matthieu à distinguer deux animaux. Du coup le v. 7 est difficile à visualiser. Mais c'est sans importance.
3. La citation mérite l'attention ; le début vient d'Es 62,11 : « Dites à la fille de Sion : voici ton salut (en grec ton sauveur) qui vient ».
4. On notera la parenté avec Za 9,9 : « Tressaille d'allégresse, fille de Sion... Voici que ton roi vient vers toi, juste et victorieux, humble, monté sur un âne,

sur un ânon tout jeune... ».

La combinaison des deux textes si proches n'est évidemment pas fortuite. Elle révèle une rédaction délibérée. Dans quel cadre le rapprochement a-t-il été fait ? Vous osez peut-être apporter la réponse au terme de l'étude.

En résumé : Jésus va entrer à Jérusalem. Il tient à le faire d'une manière qui évoque clairement les prophéties qui maintenant s'accomplissent.

Mais que vient faire *l'âne* au centre et de la prophétie et de l'accomplissement ?

1. L'âne est la monture traditionnelle des patriarches.
2. On le trouve dans une prophétie regardée comme messianique : Gn 49,8-12. C'est la bénédiction de Juda à qui est promis la royauté éternelle et un pouvoir universel. Au v. 11 : il attache son âne à sa vigne et au cep le petit de l'ânesse (encore le parallélisme !).
3. Le roi annoncé par Za 9,9ss est un souverain pacifique qui supprime en Ephraïm et à Jérusalem les chars de guerre et proclame la paix pour les nations. Sa domination est universelle.
4. Ces prophéties sont reprises par le judaïsme rabbinique qui y voit la promesse d'un messie qui, s'il se manifeste en gloire en raison de la fidélité de son peuple, se manifestera dans l'humilité à cause de ses infidélités, ou bien encore à cause des païens. C'est donc un messie à vocation rédemptrice à l'image d'Abraham qui, pour préparer le sacrifice de son fils, sanglait son âne (Gn 22,3).

En résumé : des textes qui mettent en scène un âne sont compris comme des prophéties messianiques avec un accent mis sur le caractère très particulier et inattendu du pouvoir du messie.

Vient ensuite dans le texte *l'accueil de la foule*.

Chez Matthieu comme chez Marc, on a le sentiment qu'il s'agit d'une procession dont les deux groupes (ceux qui sont devant et ceux qui suivent) chantent en se répétant :

1. *Hosanna* au Fils de David (chez Marc : Béni soit le règne qui vient, celui de notre père David),
2. *Béni soit au nom du Seigneur celui qui vient,*
3. *Hosanna au plus haut des cieux.*

Les mots en italiques viennent des Ps 118,25-26 et 148,1.

Remarque : Hosanna est la transcription grecque d'un mot hébreu (Hoshianna) qui est une prière : Sauve ! Donne le salut ! C'est la demande que formulent, dans les Psaumes, les pèlerins qui montent à Jérusalem. Mais le mot a pris clairement le sens d'une acclamation. C'est dans l'usage liturgique des Psaumes que cette mutation s'est faite. La foule qui accueille Jésus est donc l'image prophétique des assemblées chrétiennes qui célèbrent la venue de leur Seigneur.

C'est le moment d'oser l'interprétation d'un mot remarquable (chez Marc comme chez Matthieu) au v. 3 : « Vous direz : le Seigneur en a besoin ». On peut traduire : notre maître en a besoin.

Mais si l'on est attentif au fait

1. que jamais ni Marc ni Matthieu n'appellent Jésus Seigneur,
2. et que Seigneur est le titre que privilégient les premiers chrétiens pour parler du ressuscité,

on conclut qu'il faut donner au mot son sens fort : l'épisode est à lire comme la prophétie de la venue du Seigneur en réponse à l'attente des chrétiens.

Remettons les résultats de l'analyse en perspective : Jésus est entré à Jérusalem. Il l'a fait de manière à marquer que c'est l'accomplissement des prophéties messianiques insistant non sur la gloire mais sur l'humilité. Plusieurs (des foules ?) l'ont reconnu comme le roi promis à la descendance de David. L'église primitive de Jérusalem, commémorant tous les ans la Passion du Christ, a intégré dans ses célébrations le souvenir de cet épisode. Le récit qu'elle en fait est coloré par des allusions aux liturgies contemporaines.

Ainsi l'épisode est raconté comme une célébration vécue par les premiers chrétiens. Disons tout simplement les chrétiens. Il se trouve au début de ce qui est sans doute le sujet premier de ce que nous appelons « évangiles ». C'est le début de l'évangile. D'où le choix du texte pour le 1er Avent.

Malgré ce qu'on se plait à croire, l'Avent n'oriente pas d'abord vers les douceurs charmantes des récits de Noël mais vers la Passion. J'ai connu un pasteur qui se refusait à utiliser les parements d'autel et d'ambon pendant le temps de l'Avent, au motif que ce n'était vraiment pas le moment de montrer une couronne d'épines de couleur pourpre ! Ce n'était pourtant pas une erreur !

Nous attendons celui qui vient et c'est un roi dont le pouvoir n'a rien à voir avec ce que nous connaissons et désirons. C'est une royauté qui se révèle et s'accomplit dans l'abaissement vers ceux qui sont au plus bas. Mais c'est la révélation d'une souveraineté qui se soucie des hommes, de tous les hommes car sa domination est universelle. Personne n'est au-delà des frontières de son royaume et son pouvoir de paix est celui de l'amour rédempteur qui est le dernier mot de Dieu.

Au fond nous avons ici un message très parallèle à celui de l'hymne de Phil 2. Nous attendons le Seigneur. Mais le texte nous rappelle que ce n'est pas une attente passive : nos cultes, nos chants, nos prières, nos célébrations et nos liturgies, jadis comme aujourd'hui, expriment notre attente vivante qui doit engager toute notre vie : ce roi est venu. Nous en faisons mémoire en ce temps d'Avent. Nous le célébrons et l'adorons, lui qui n'est pas d'abord l'enfant de la crèche mais celui qui sur la croix a remporté la victoire, celle du roi humble qui vient à nous, car sa venue première est riche de la promesse de sa seconde venue que nous attendons joyeusement.